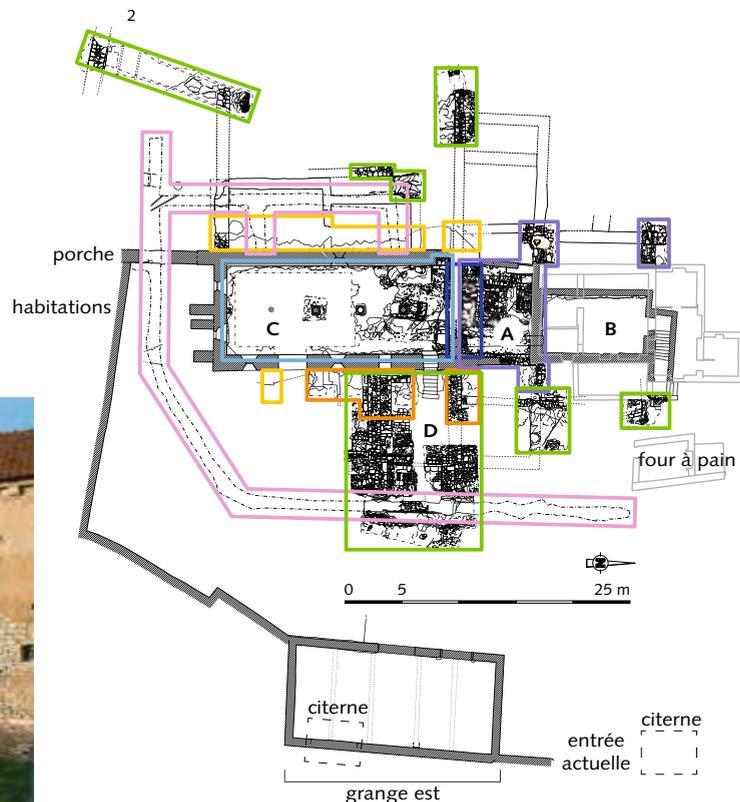


# ARCHÉOLOGIE EN BOURGOGNE - FRANCHE-COMTÉ

GRANGE OU LOGIS À OUDUN ? ARCHÉOLOGIE  
D'UN MONUMENT CISTERCIEN, JOUX-LA-VILLE (YONNE)

Localisation et chronologie des sondages archéologiques sur la *grangia* d'Oudun

- 2011 : pied des façades ouest et est
- 2012 : pied de la façade est
- 2013 : pignon nord et façades
- 2014 : tranchées eaux pluviales
- 2015 : bâtiment nord, cuisine (A) et cellier (B)
- 2016 : logis (C)
- 2017 : cours est, ouest, chapelle (D), bâtiment en équerre



1. Le bâtiment médiéval/ logis (C) : façade est avant restaurations, 2011.

2. Plan des campagnes d'étude, 2011-2017.

L'ensemble des clichés et dessins sont du Centre d'études médiévales Saint-Germain (CEM), sauf mentions indiquées.

## 2013-2017, VERS UNE NOUVELLE CONNAISSANCE DU SITE

Le hameau d'Oudun, sur la commune de Joux-la-Ville, dans le département de l'Yonne, conserve un bâtiment médiéval communément appelé « grange ». Ce dernier composait, avec d'autres constructions, un établissement économique édifié par les cisterciens au cours du XII<sup>e</sup> siècle. Dernier vestige remarquable de cet ensemble monastique, ce bâtiment était sur le point de s'effondrer, lorsque la commune de Joux-la-Ville prit la décision de le racheter pour le sauver en 2010. Son apparence et ses fonctions originelles sont alors méconnaissables en raison des nombreuses modifications réalisées au cours des siècles. Recensé par les érudits du XIX<sup>e</sup> siècle (Victor Petit), il tombe presque dans l'oubli sans faire

l'objet de la moindre étude. Engagée au cours de sa restauration, la lecture archéologique de ses vestiges allait enfin permettre de comprendre ses dispositions initiales et ses affectations successives. Les premières observations archéologiques eurent lieu entre 2011 et 2014, parallèlement aux premières restaurations urgentes (stabilisation et mise hors d'eau). Entreprises ponctuellement et au coup par coup, ces investigations avaient pour but de retrouver l'emplacement des contreforts des murs gouttereaux nécessitant d'être reconstruits. Elles ont, en outre, révélé le riche potentiel du site pour comprendre tout un pan méconnu de l'ordre cistercien : la vie quotidienne des convers dans les *grangia*. Dans une précédente monographie



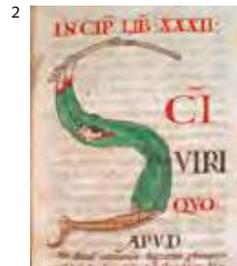
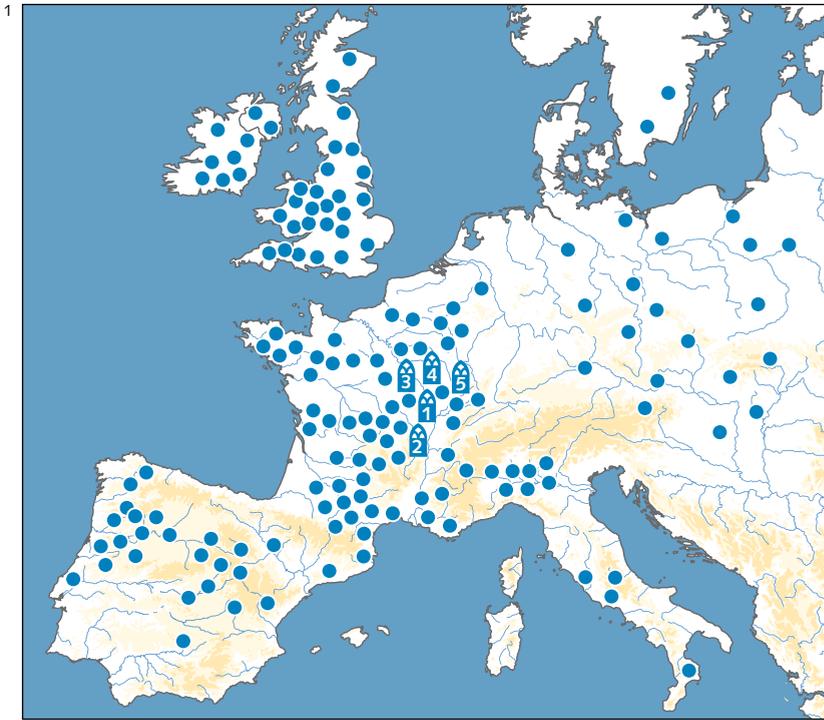
de la coll. Archéologie en Bourgogne (n° 29, 2013), il a été proposé d'identifier le bâtiment médiéval à un logis des convers, associé à plusieurs bâtiments mitoyens. En raison de la rareté de ce type de témoins de l'économie monastique aujourd'hui très peu connu et compte tenu des enjeux très importants pour la connaissance, la municipalité de Joux-La-Ville a fait le choix, fort et volontariste, d'impulser un programme de fouille puis de publications, faisant ainsi d'Oudun un site de référence au niveau national, voire international (2015-2017). Jusqu'alors très partiellement étudiés, le bâtiment médiéval et ses abords ont bénéficié d'une exploration exhaustive, visant à produire une documentation

## POUR UNE CONNAISSANCE RENOUVELÉE

cohérente et la plus complète possible. L'approche archéologique des vestiges a donc associé fouilles au sol, étude des élévations et des matériaux de construction, relevés systématiques et datations archéométriques (radiocarbone et dendrochronologie). Cela a permis de dérouler l'histoire de la construction des bâtiments, d'identifier leurs fonctions et la qualité de leurs occupants. Les recherches en archives ont complété et éclairé, plusieurs de ces aspects. Programmées en fonction du calendrier des aménagements, ces recherches s'inscrivent dans une démarche globale de revalorisation du territoire, allant au-delà de la restauration du bâtiment médiéval : création d'un parc éolien, création d'une exposition permanente, formation en archéologie.

1. Le logis : réfectoire en cours de fouille, 2016.

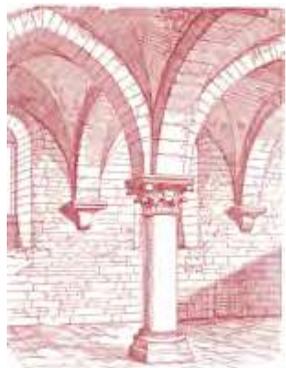
2. La chapelle, secteur ouest : escalier menant à la porte du dortoir, 2017.



1. CÎTEAUX (21)
  2. La Ferté (71)
  3. Pontigny (89)
  4. Clairvaux (10)
  5. Morimond (52)
- Cîteaux et ses quatre premières "filles"  
 Abbaye cistercienne

## LES CISTERCIENS ET L'ÉCONOMIE RURALE

En 1098, naît à Cîteaux un nouvel ordre monastique prônant une application plus stricte de la Règle de saint Benoît. Les cisterciens se distinguent des autres communautés, notamment par la simplicité des offices religieux, la sobriété de l'architecture, l'importance du silence et la place essentielle du travail dans la vie quotidienne. Séduisant de nombreuses personnes et suscitant de multiples dons, l'Ordre connaît un développement très rapide au cours des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Après la création des quatre premières « filles » de Cîteaux (La Ferté, Pontigny, Clairvaux, Morimond), plusieurs centaines de monastères sont fondés ou affiliés à l'Ordre dans toute l'Europe et, à l'époque des croisades, jusqu'aux États latins d'Orient.



Ne voulant pas vivre du travail d'autrui, les cisterciens exploitent eux-mêmes leurs terres en faire-valoir direct. Mais comme ils consacrent une grande partie de leur journée à la prière, les moines seuls ne disposent pas de temps suffisant pour garantir leur autonomie de subsistance. Ils sont rapidement obligés de créer une catégorie de religieux spécifique pour les épauler, aussi bien dans les « granges » que dans les abbayes : les frères convers. Même si ces derniers ne font pas de vœux monastiques, ils sont soumis à un ensemble d'obligations bien définies : obéissance à l'abbé, silence, célibat et vie en communauté. Avec des salariés laïques, qui peuvent compléter leurs effectifs, ils sont placés sous l'autorité d'un « maître de grange ».

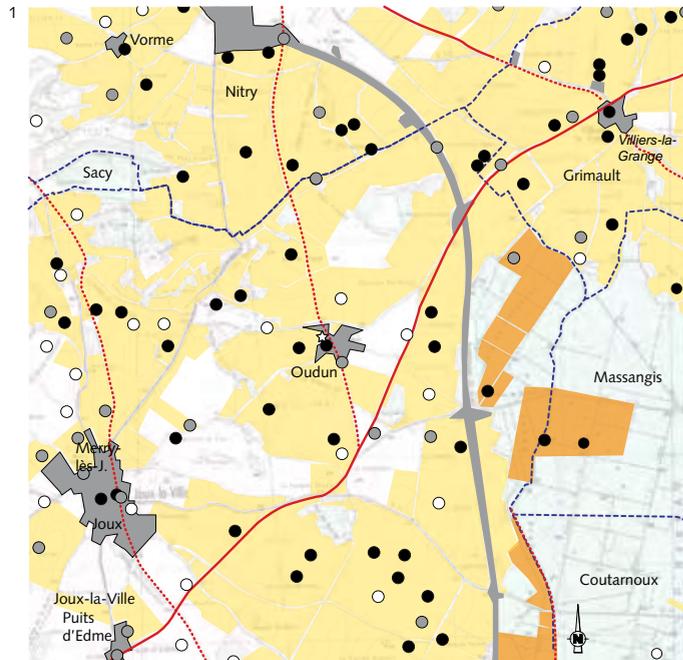


1. Carte des abbayes cisterciennes de Bourgogne. *Sémhur*
2. Religieux moissonnant : initiale Q du livre 16 des *Morales sur Job*, Cîteaux, 1111 (BM Dijon, ms. 170, fol. 75v)
3. Abattage d'un arbre par un moine et un laïc : initiale I du livre 21 des *Morales sur Job*, Cîteaux, peu après 1111 (BM Dijon, ms. 173, fol. 41)

L'organisation économique des cisterciens s'appuie sur un réseau d'établissements appelés « granges ». Alors que, en latin médiéval, le terme *grangia* signifie, à l'origine, un lieu de stockage des grains, son sens s'élargit pour désigner l'ensemble des bâtiments constituant une ferme, avec les terres mises en valeur qui en dépendent : quand les cisterciens emploient le mot « grange », ils parlent en général d'un domaine rural complet. Ces exploitations où se pratiquent essentiellement l'agriculture et l'élevage réunissent aussi parfois des activités artisanales ou semi-industrielles (tuileries, forges, etc.) ; certaines sont même spécialisées dans la production de sel ou l'élevage de poissons. On peut donc



trouver, dans les granges cisterciennes, une ou plusieurs « granges » (au sens moderne), mais aussi des bâtiments d'élevage (bergeries, étables, etc.), des ateliers, et des constructions destinées à l'habitation des convers : réfectoire, dortoir, cuisine, chauffoir, etc. Un simple oratoire pour les prières quotidiennes complète l'ensemble. Toutefois, au XII<sup>e</sup> siècle, les convers ne peuvent y entendre la messe et doivent en principe se rendre à l'église de l'abbaye chaque dimanche. Après une lente évolution, le pape Alexandre III autorise, en 1255, la célébration de messe dans les granges et, implicitement, la construction d'un autel dans ces établissements.



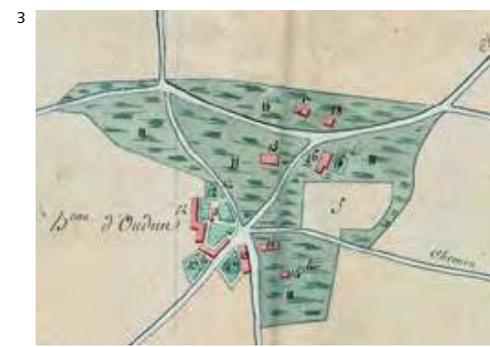
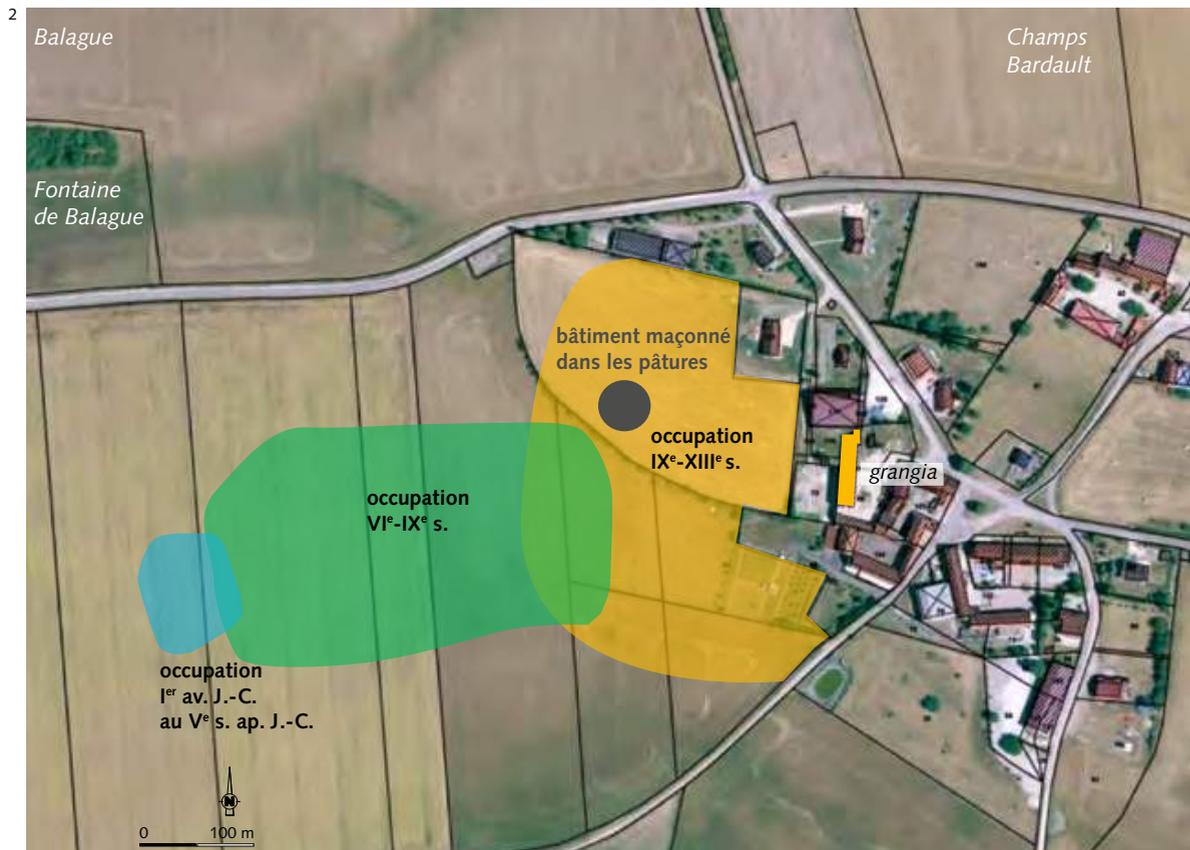
- axe routier probablement antique
- - - - - autre axe routier ancien non daté
- site bien délimité, daté et caractérisé
- site disposant de données incomplètes
- indice de site sans données précises
- parcelles prospectées dans le cadre des programmes de prospection inventaire (1992-2003)
- parcelles sondées dans le cadre d'opérations de diagnostic archéologique / fouilles
- zone détruite depuis 1950 sans observation archéologique
- zone urbanisée ou détruite

## UNE TERRE D'OCCUPATION ANCIENNE

Prospectés depuis les années 1950, les plateaux calcaires de Joux-la-Ville bénéficient d'une assez bonne connaissance de leur peuplement depuis l'époque gauloise. Traversé par plusieurs axes de communication antiques, le secteur connaît une forte densification de son habitat entre le II<sup>e</sup> siècle av. et le II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Il s'agit d'établissements agricoles de taille moyenne ou modeste, parfois accompagnés d'une petite nécropole. L'Antiquité tardive, entre les III<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles, est marquée par une crise rurale provoquant l'abandon de près de la moitié de ces fermes. Malgré la création de quelques nouvelles fermes au cours du haut Moyen Âge, le peuplement médiéval présente une continuité certaine avec les réseaux d'occupations antérieurs. Ce peuplement ne connaît pratiquement pas d'évolution notable sous l'Ancien Régime, mis à part quelques exceptions. Désormais composé pour moitié de fermes et pour moitié d'habitats groupés, sa nature a pourtant profondément évolué. Les indices recueillis à l'ouest du hameau d'Oudun indiquent une longue occupation du secteur depuis le début de l'Antiquité. Une vaste concentration de scorie et de céramique du haut Moyen Âge témoigne

*villa* donnée en 875 par Charles le Chauve à l'abbaye Saint-Martin d'Autun. En 1119, Oudun apparaît à nouveau dans les sources historiques en faisant l'objet, avec l'accord de Saint-Martin d'Autun, d'une donation par Landry de (la Tour de) Prée aux religieux de Fontemoy. Cette communauté, fondée peut-être une vingtaine d'années auparavant par deux ermites, Girard et Guérin, s'était établie depuis au moins 1105 non loin de Joux-la-Ville, sur des terres accordées par Anséric d'Avallon et Guy de Noyers. Vers 1128, le petit monastère, comme beaucoup d'autres, adopte les usages de Cîteaux sous la direction de l'abbé Étienne, venu de Clairvaux. Sans doute à l'étroit et ne bénéficiant pas de cours d'eau, les moines cherchent alors un lieu plus approprié pour développer leur abbaye. Ils s'installent ainsi, en 1134, sur les bords de la Cure, à Reigny, aujourd'hui sur le territoire de Vermenton. Oudun semble déjà l'un des principaux éléments du temporel de la communauté. Si l'on ne connaît rien de la gestion originelle du domaine, vers 1150 en revanche, on y voit évoqués des convers, à l'occasion du règlement d'un conflit qu'ils avaient avec leurs confrères de la grange de Villiers – aujourd'hui commune de Grimault –, dépendance de Pontigny. Leur différend portait sur les zones respectives de pâturage et semble témoigner de la place prépondérante de l'élevage dans l'économie des deux domaines. Oudun possède dès lors les caractéristiques d'une « grange » cistercienne, et apparaît d'ailleurs pour la première fois sous cette dénomination en 1164. Il semble qu'elle soit gérée par des convers jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, où des moines détachés de l'abbaye y dirigent désormais les ouvriers agricoles. Plus tard, en 1497, le domaine est donné à bail à onze fermiers.

1. État des données disponibles aux alentours de la grange d'Oudun, 2017, hors échelle. P. Nouvel, fond IGN
2. Le site d'Oudun de la période gallo-romaine à la période médiévale ; occupations anciennes aux abords de la grange. P. Nouvel, fond Géoportail
3. Plan des masses de cultures vers 1800. Archives départementales de l'Yonne, ADY, 3P128



d'un habitat carolingien et d'une activité métallurgique relativement importante. Le statut remarquable du site apparaît également lorsque celui-ci est attesté, pour la première fois dans l'histoire, comme une



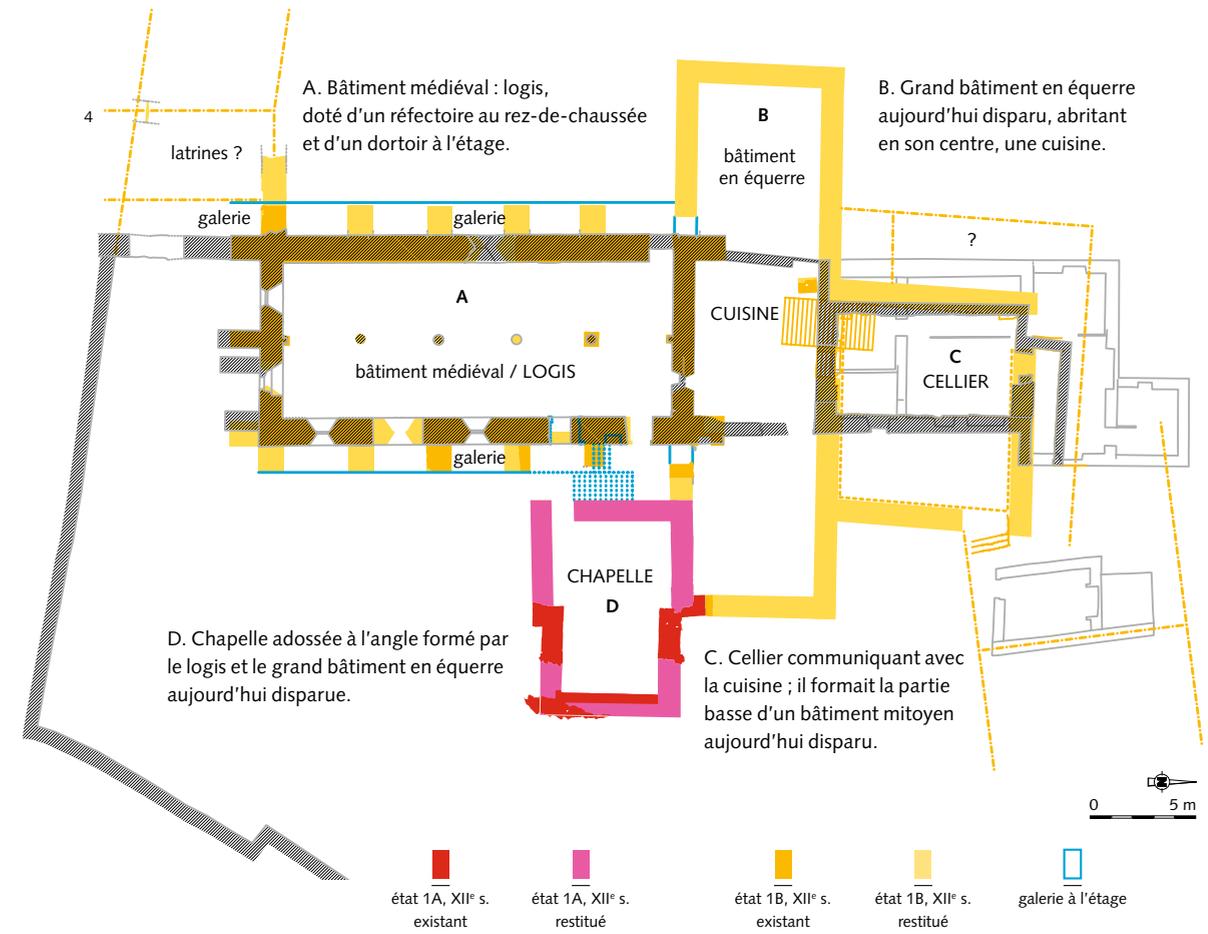
## ARCHÉOLOGIE D'UNE GRANGE : POURQUOI, COMMENT ?

De la *grangia* cistercienne nous est parvenu un ensemble de bâtiments disposés autour d'une cour. Seul a été conservé l'édifice ouest, bâti au XII<sup>e</sup> siècle et fortement transformé au cours du temps. Les autres constructions de l'établissement cistercien ont été soit démolies, soit totalement intégrées dans d'autres bâtiments du hameau, où elles sont pratiquement méconnaissables en raison de multiples modifications. Les pierres de construction moulurées, d'époques médiévale ou moderne (Renaissance), réutilisées dans les petites habitations au sud, témoignent bien de ce phénomène de remploi permanent dans l'économie de la construction. Ce phénomène a d'ailleurs motivé l'étude

des bâtiments prolongeant l'édifice médiéval vers le nord. En effet, le plan et l'orientation de ces constructions basses, en apparence sans caractère, présentaient de nombreuses anomalies : contraintes par des maçonneries plus anciennes, elles conservaient ainsi, par leurs dispositions, des réalités antérieures au XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque l'on procéda à la reconstruction de ces parties, sans doute vers 1740. Comme pour le bâtiment médiéval, la compréhension de ce secteur n'a pu se faire que par une approche archéologique croisant données obtenues lors des fouilles et analyse des élévations, en préalable à sa démolition programmée. Les recherches conduites depuis 2011 n'ont pas seulement permis de

comprendre les dispositions et les fonctions initiales du bâtiment médiéval, mais aussi de percevoir l'existence de trois bâtiments mitoyens. C'est finalement une partie significative de son cadre architectural qui a pu être reconstituée

et mise en relation avec l'occupation de la *grangia* par les convers. Il ne s'agit pas de bâtiments utilitaires à vocation économique, mais de bâtiments destinés à l'hébergement et à la vie quotidienne de ses occupants.



1. Le bâtiment médiéval / logis et la chapelle en cours de fouille, 2017.

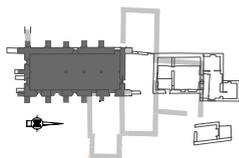
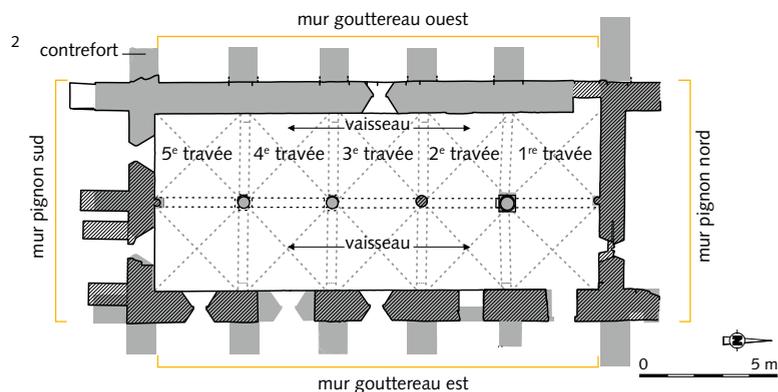
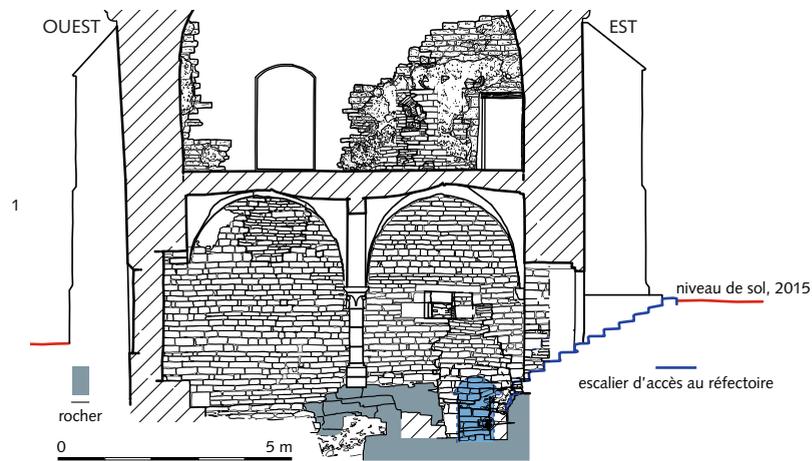
2. Le bâtiment médiéval / logis et les abords de la façade ouest en cours de fouille, 2017.

3. Grange est : inscription en remploi, XVIII<sup>e</sup> s., 2015.

4. Le bâtiment médiéval / logis et ses abords au XII<sup>e</sup> siècle : proposition de restitution en plan, 2017.

5, 6. Blocs en remploi (four à pain, habitations sud), 2015.

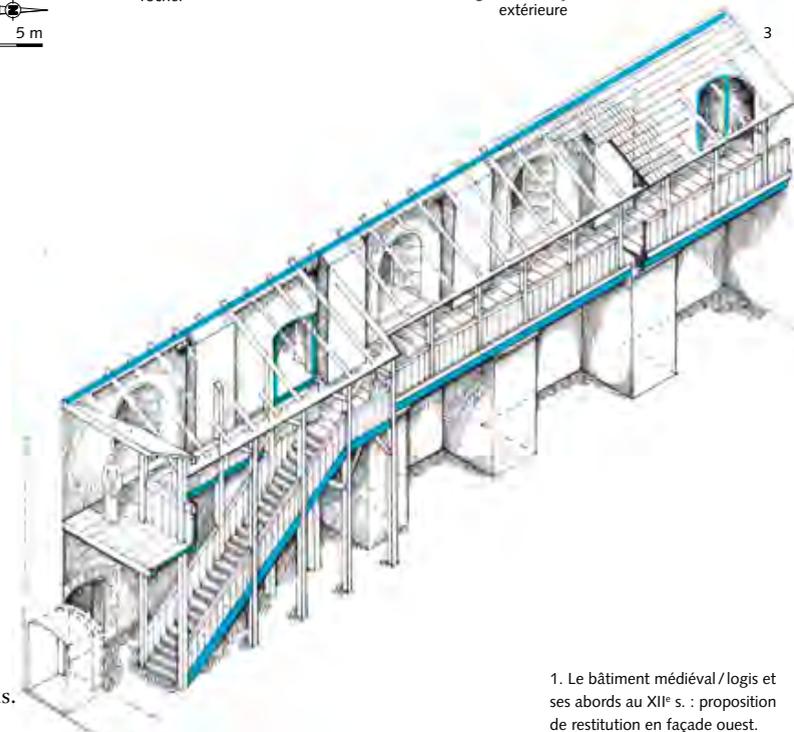
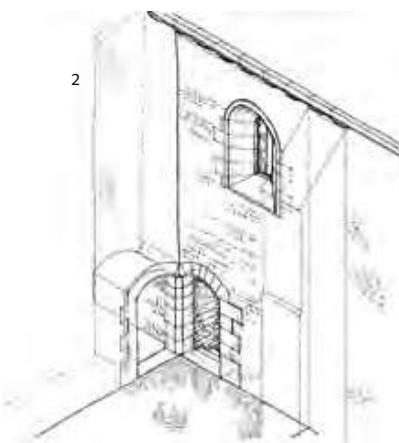
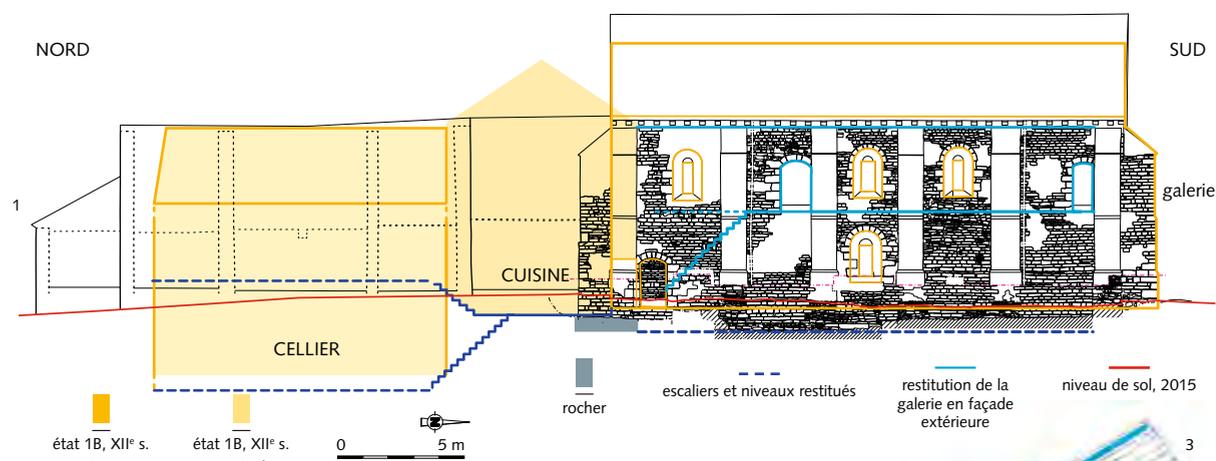
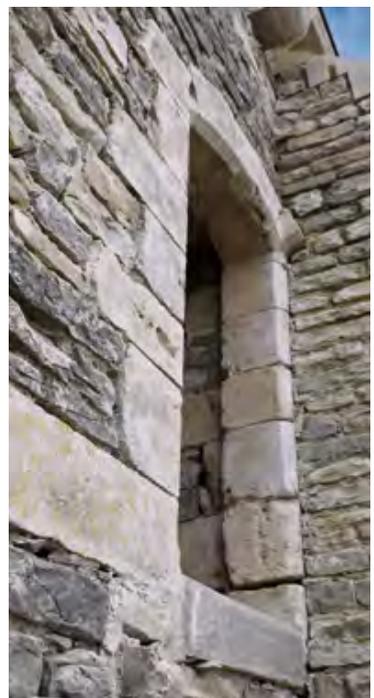




## UN LOGIS POUR LES CONVERS

Le logis est une belle construction de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Symbole de la vie en communauté des convers, il comprend un réfectoire au rez-de-chaussée et un dortoir à l'étage. Les deux niveaux sont voûtés et le tout épaulé de contreforts. Les maçonneries de l'état initial ont été élevées avec un soin tout particulier, tant pour la taille régulière des moellons que pour l'appareillage des parements. La pierre de taille est réservée aux encadrements des ouvertures, façonnée à la brette, un outil encore peu répandu pour l'époque, mais déjà présent sur les chantiers novateurs, comme celui du chevet de la basilique Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay (89).

Bien que modifié, le bâtiment actuel traduit avec exactitude les volumes et dispositions d'origine sans aucun ajout ni amputation. Au rez-de-chaussée, une salle basse semi-enterrée constitue la partie la plus remarquable du bâtiment avec ses voûtes d'arêtes sur doubleaux. À l'étage, la couverture n'a pas laissé de trace, mais d'après sa pente très basse elle reposait probablement sur la voûte en berceau, sans charpente. Les façades sont percées d'ouvertures en rythme avec les contreforts, hormis la salle basse bénéficiant d'un éclairage moins important. À l'étage, chaque travée est ainsi ajourée d'une porte ou d'une baie, sauf une travée au nord-est traitée en mur plein en raison de la présence de la chapelle mitoyenne. Les portes de ce



1. Le logis : coupe-élévation intérieure du pignon nord, 2016.

2. Plan schématique du logis au niveau du réfectoire.

3. Le dortoir : porte jumelée desservant un bâtiment mitoyen au sud-ouest (latrines ?), 2013.

1. Le bâtiment médiéval /logis et ses abords au XII<sup>e</sup> s. : proposition de restitution en façade ouest.

2. Le bâtiment médiéval /logis : proposition de restitution des portes jumelées en façade ouest, au rez-de-chaussée. M. Danciu

3. Le bâtiment médiéval /logis, façade ouest : proposition de restitution de la galerie extérieure charpentée. M. Danciu

même niveau qui donnent actuellement dans le vide étaient desservies par des galeries de circulation construites en bois. Au rez-de-chaussée, deux accès permettaient de circuler du réfectoire vers le bâtiment perpendiculaire dans lequel se trouvait la cuisine. La qualité architecturale de ce bâtiment interroge, car elle paraît, à première vue, en décalage avec ses fonctions élémentaires. Il est probable que ce choix des commanditaires, porté sur un projet ostentatoire, soit en relation avec l'ancienneté du domaine, une des terres de la primo-fondation. Il est également possible qu'il résulte des rivalités avec les convers de Villiers-la-Grange (89), conduisant à ce que le bâtiment le plus

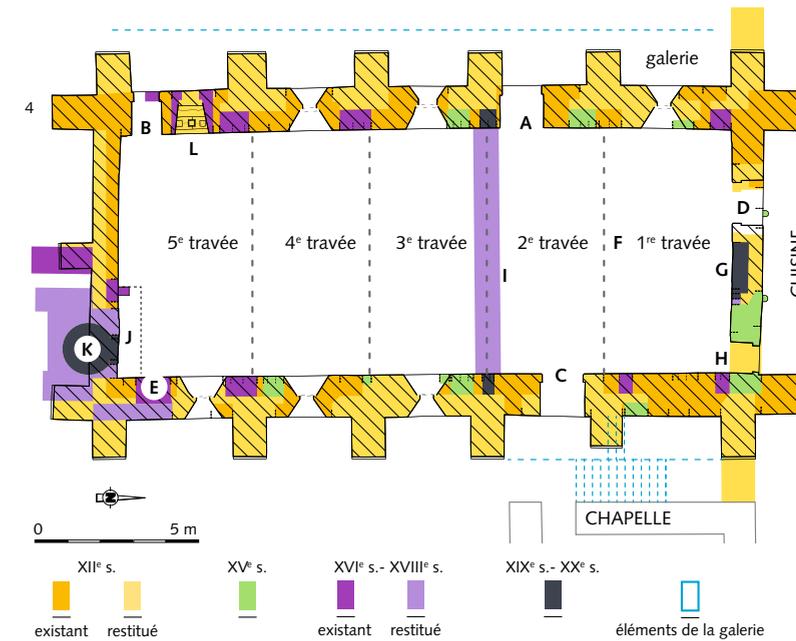
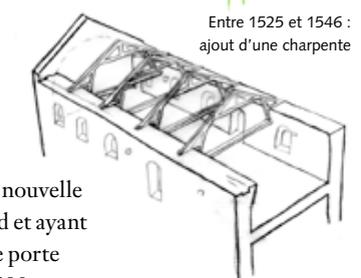
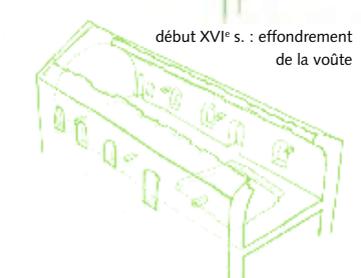
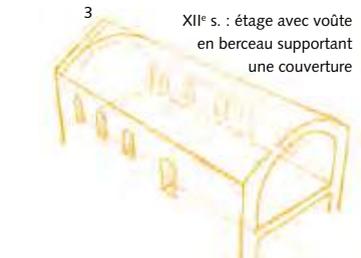
emblématique de la communauté marque l'espace d'une façon significative. Après le départ des convers, ce bâtiment reçoit d'autres affectations. Sa vocation communautaire n'a plus besoin d'être maintenue, sauf pour l'étage, où, dans les années 1490, les moines de Reigny se réservent l'usage d'une partie de l'ancien dortoir. Il est difficile de déterminer à partir de quel moment les façades changent d'apparence, notamment avec la perte de leurs contreforts. L'analyse de l'étage suggère que ces derniers ont été maintenus au moins jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle.



## LE DORTOIR

Contrairement aux autres espaces, la fonction de dortoir ne génère pas d'aménagement spécifique et facile à identifier. En revanche, la disposition des lieux, les similitudes avec les constructions monastiques et les textes de la fin du Moyen Âge parlant d'un « *dormitour* » confortent cette attribution. Ce niveau était couvert d'une voûte en berceau, aujourd'hui effondrée, qui supportait directement la couverture. Il bénéficie d'un éclairage abondant grâce aux multiples percements. Étonnamment nombreux et contrastant avec le réfectoire, les quatre accès (A, B, C, D) ne sont pas tous conçus de manière identique, variant en largeur et dans leur sens d'ouverture. Répondant à une disposition classique, avec encadrement à l'extérieur,

les deux portes occidentales étaient desservies par une galerie de circulation ; la plus large (A) formait probablement l'accès principal, tandis que la plus étroite au sud (B) devait permettre de communiquer avec un autre bâtiment non identifié (latrines ?). Deux autres portes de bonne largeur se distinguent par la disposition de leurs jambages à l'intérieur du dortoir. Celles-ci évoquent des passages vers deux bâtiments mitoyens : côté est (C), la chapelle, où l'encadrement est agrémenté d'une décoration peinte très lacunaire ; côté nord (D), un espace au-dessus de la cuisine. Ce dernier ne peut être identifié, mais en raison de la présence de l'imposant conduit de cheminée de la cuisine qui apporte un indéniable confort, il aurait pu servir de



chauffoir (*calefactoria*) ou à l'accueil d'hôtes importants. Aucun aménagement ne permet de restituer les couches des conuers dans leur nature et disposition. Seule une niche (E) aurait été prévue à l'extrémité sud de la salle. La décoration se limite à un simple appareillage de faux joints peints en rouge sur fond jaune. Désaffecté par les conuers au XIV<sup>e</sup> siècle, l'étage semble occupé par des moines détachés de l'abbaye. C'est aussi ce que suggère le bail de 1497 fixant les modalités d'installation de plusieurs familles dans les bâtiments et précisant que les religieux se réservent la chapelle et le tiers du dortoir. Malgré l'absence d'indice archéologique, on doit alors imaginer ce dernier cloisonné en partie nord, formant un espace (F) communiquant avec la chapelle et la pièce au-dessus de l'ancienne cuisine.

Cette pièce semble alors dotée d'une nouvelle cheminée (G) adossée au pignon nord et ayant entraîné le percement d'une nouvelle porte à l'est (H). Dans les mêmes années 1490, la voûte en berceau montre des faiblesses et nécessite l'insertion de tirants en bois (arbres dont la date d'abattage déterminée par dendrochronologie\* se situe entre 1478 et 1491), avant son effondrement quelques décennies plus tard. Le sinistre ayant aussi emporté les couvertures, une charpente est mise en place entre 1525 et 1546, ainsi qu'un épais mur de refend (I). À partir de cette époque, les installations domestiques deviennent plus évidentes par la multiplication des portes, fenêtres et divers aménagements typiques de ce mode d'occupation (cheminée (J), four à pain (K), potager (L), etc.).

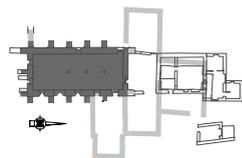
1. Le dortoir, 1<sup>re</sup> travée est : tirant en bois et son scellement, 2016.

2. Le dortoir, 1<sup>re</sup> travée ouest : morceau de tirant en bois découvert au cours des restaurations en 2012.

3. Le dortoir : évolution du couvrement du XII<sup>e</sup> s. au XVI<sup>e</sup> s. Proposition de restitution. D. Postiaux et V. Millet

4. Le dortoir : plan phasé.

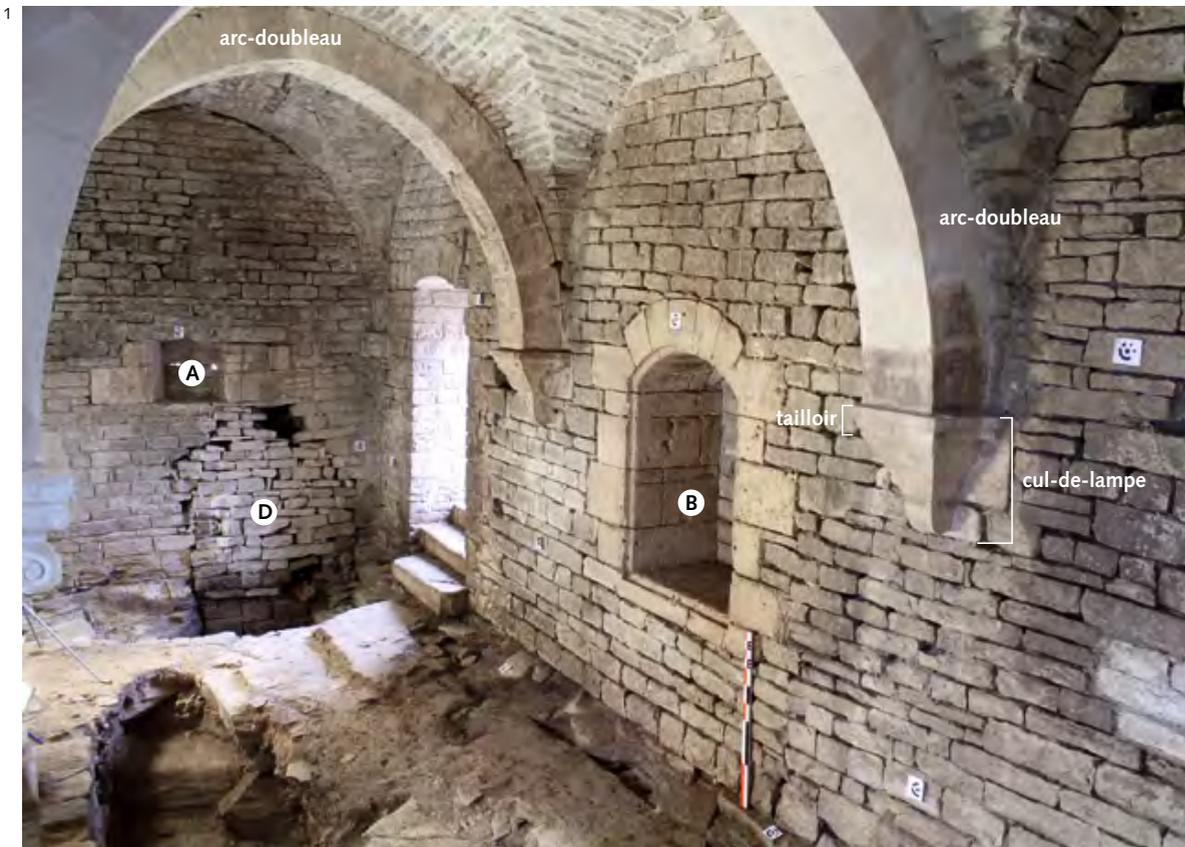
\* la dendrochronologie est fondée sur le comptage et la caractérisation des cernes de croissance des arbres : on date ainsi, parfois à l'année près, voire à la saison, l'abattage de l'arbre utilisé pour fabriquer un objet.



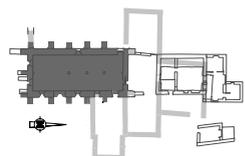
1. État actuel du dortoir : vue générale vers le sud, 2016.

2. Le dortoir, baie en 4<sup>e</sup> travée est : couches picturales, avec faux-joints, 2016.

3. Le dortoir : vue générale vers le sud, avant restauration, 2016. T. Gaudig, 2009.



## LE RÉFECTOIRE



Occupant le rez-de-chaussée du logis, le réfectoire est la salle qui a profité du traitement architectural de meilleure qualité. Au centre, une file de quatre colonnes supporte des voûtes d'arête sur doubleaux en deux vaisseaux. Fidèle au monde cistercien, le style est dépouillé et l'ornementation réduite au minimum. Les doubleaux retombent ainsi sur des culs-de-lampe de la plus simple géométrie, où le tailloir est à peine dégagé par une moulure. Les chapiteaux à crochets et à feuilles et les bases de colonne, avec leur tore à filet, constituent presque à eux seuls tout le répertoire des agréments visibles par le convers et voulus par le commanditaire. La salle est principalement éclairée par les deux baies du pignon sud, tandis qu'une

seule fenêtre prend le soleil couchant. Le volume intérieur du réfectoire n'a pratiquement pas changé depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Cependant, les modifications successives ont considérablement altéré la lecture de ses aménagements intérieurs. De part et d'autre de l'entrée orientale, les élévations conservent deux dispositifs assurément en rapport avec l'utilisation de cette salle : un passe-plat (A) et un placard (B). Prévus dans la construction originelle, ces deux aménagements étaient accessibles par des estrades et emmarchements qui ont disparu, ce qui explique leur situation aujourd'hui en hauteur. Le placard conserve des traces de sa fermeture par deux vantaux, tandis que le guichet du passe-plat communiquant avec la cuisine au nord

pouvait être obturé par un volet coulissant dans l'épaisseur de la maçonnerie. L'étude des parties basses montre que, dès le démarrage du chantier, la réalisation de banquettes (C) est prévue au pied des quatre murs de la salle. Afin d'économiser de la maçonnerie, ces aménagements intègrent le rocher, qui a ainsi été décaissé à une moindre profondeur sur le pourtour du réfectoire. Cette particularité explique la différence notable (env. 20 cm) entre le niveau de fondation des piliers centraux et celui des murs. L'emprise des banquettes n'a pu être retrouvée, mais elle peut être estimée en tenant compte à la fois de leur encombrement par le mobilier utilisé et du passage nécessaire au service. Avec le départ des convers au milieu

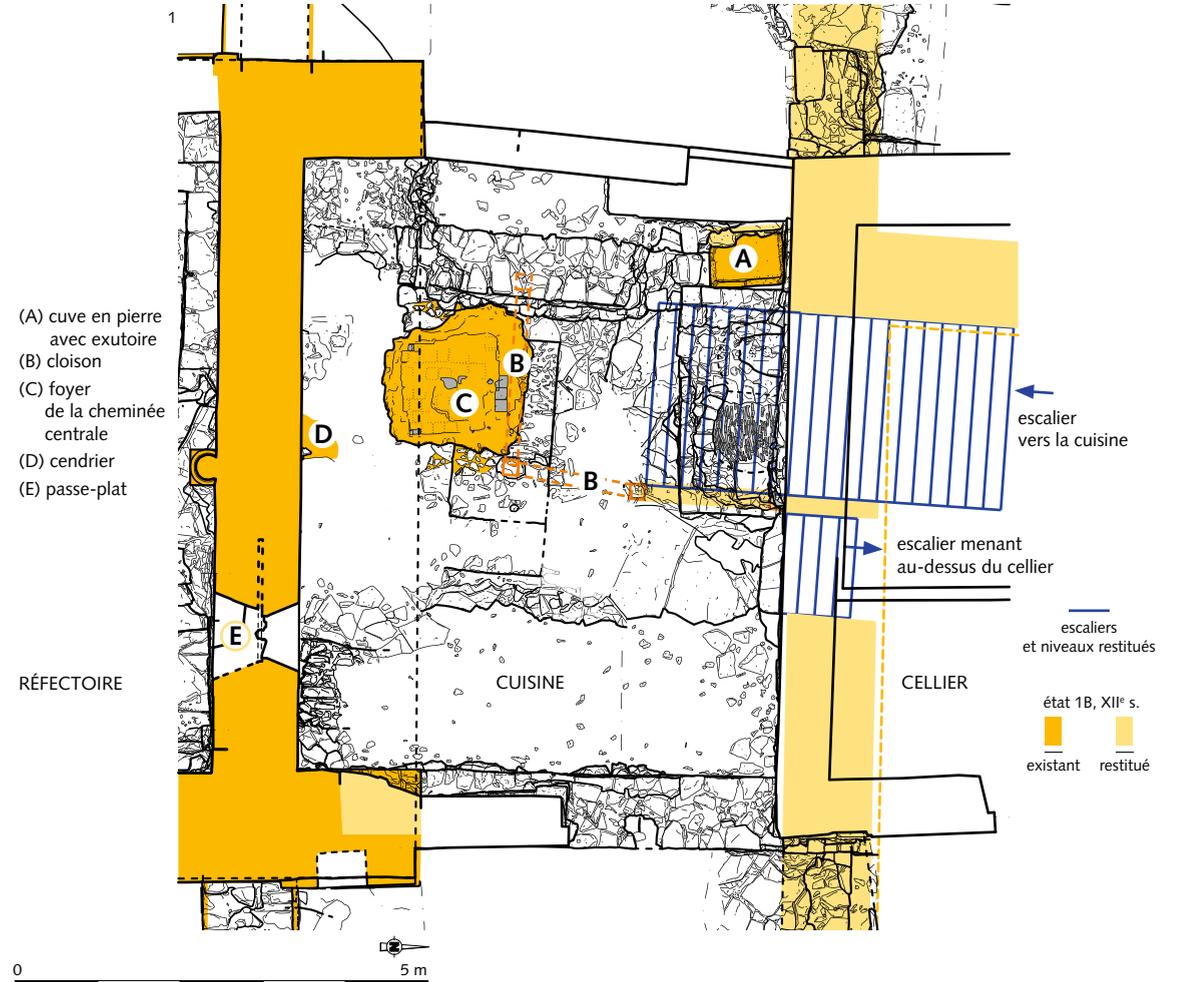
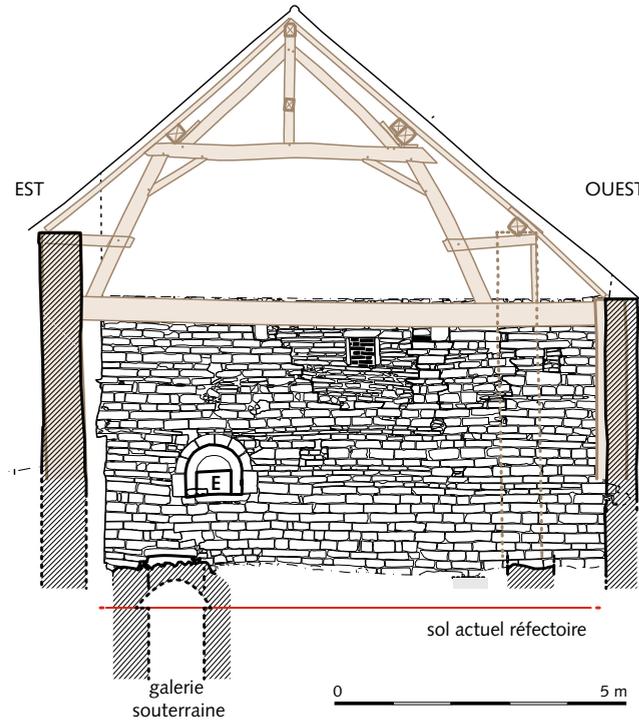
du XIV<sup>e</sup> siècle, ces aménagements tombent en désuétude. Compte tenu de leur emprise considérable, ils gênent la reconversion de l'espace et sont vraisemblablement démontés. Après une courte période d'occupation, ayant peut-être laissé deux foyers et un sol en argile, la salle paraît revêtue d'un nouvel enduit destiné à lui redonner son éclat (fin XV<sup>e</sup> siècle ?). Au cours de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, l'effondrement du berceau de l'étage entraîne les voûtes des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> travées de l'ancien réfectoire. Le vide est alors complété de planchers en bois et d'un épais mur de refend partageant l'espace en deux parties, sans doute occupées par des vinées. Une galerie souterraine (D) relie la pièce nord au cellier en passant sous les anciennes cuisines, elles aussi réaffectées.

1. Le réfectoire, 1<sup>re</sup> - 2<sup>e</sup> travée est : le passe-plat (A) et le placard (B), 2016.

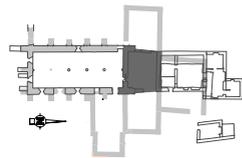
1. Proposition de restitution du réfectoire occupé par les convers. M. Danciu

2. Le réfectoire, pignon sud : banquette taillée dans le rocher (en jaune). Elle longeait aussi les murs gouttereaux, 2016.

3. Le réfectoire : escalier menant à la galerie souterraine communiquant avec le cellier, probablement percée au XVI<sup>e</sup> s., 2016.



## LA CUISINE



1. La cuisine en cours de fouille, 2015.

2. La cuisine : foyer de la cheminée centrale, 2015.

3. Élévation du mur pignon entre le réfectoire et la cuisine : passe-plat du XII<sup>e</sup> s. et galerie souterraine du XVI<sup>e</sup> s.

Au nord du réfectoire, prend place la cuisine médiévale. Située au centre du grand bâtiment perpendiculaire au logis, modifiée à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, ses principales dispositions ont pu être restituées grâce aux fouilles qui y ont été réalisées. Le secteur était occupé auparavant par un bâtiment qui n'a pu être daté précisément (antique ? carolingien ?). L'épaisseur de ses murs et leur montage au mortier de chaux semblent désigner une construction de qualité et de statut particulier en rapport soit avec la *villa* carolingienne mentionnée dans les archives, soit avec la première installation monastique des années 1120. Ces bâtiments ont été arasés pour préparer la construction du logis et du grand bâtiment en équerre.

Des témoins de ce chantier ont été retrouvés sous les sols de la cuisine sous la forme d'un amas de chaux et d'une possible aire de gâchage du mortier. Par son emplacement, la cuisine du XII<sup>e</sup> siècle répond à une disposition des plus logiques, entre le réfectoire au sud et le cellier où sont stockées les provisions, au nord. L'accès à ce dernier a été fortement perturbé par les aménagements postérieurs, mais son entrée a pu être identifiée grâce au départ d'un escalier et de quelques claveaux formant un arc. Entre ce passage et le passe-plat (E), a été mise au jour la sole (C) d'un foyer pour cuire les aliments. Sa position permet de restituer une cheminée à foyer central coiffée d'une hotte. Quelques poteaux devaient supporter la lourde structure en

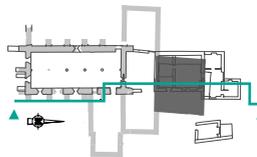
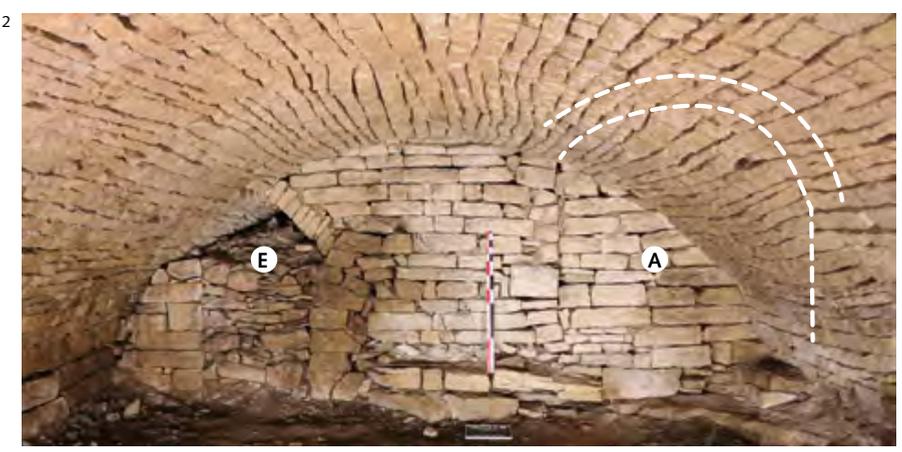
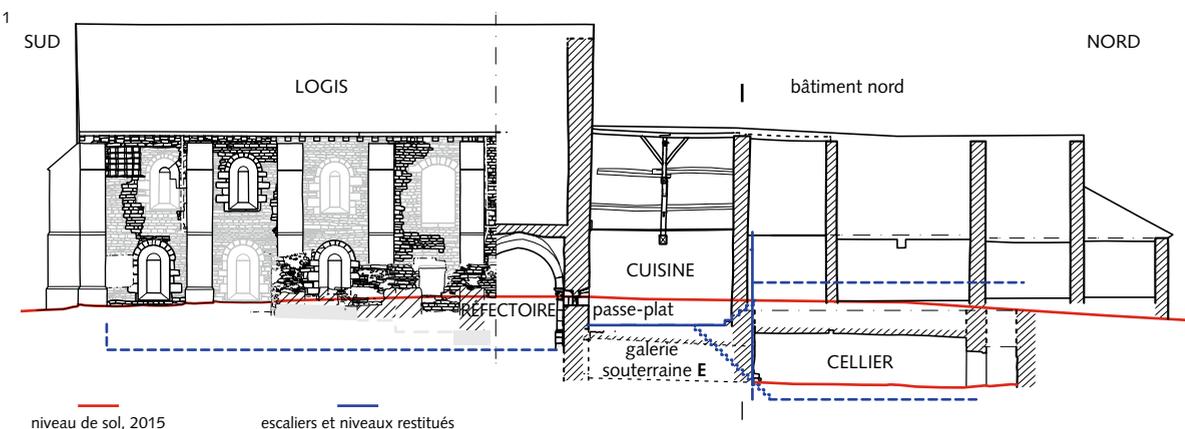
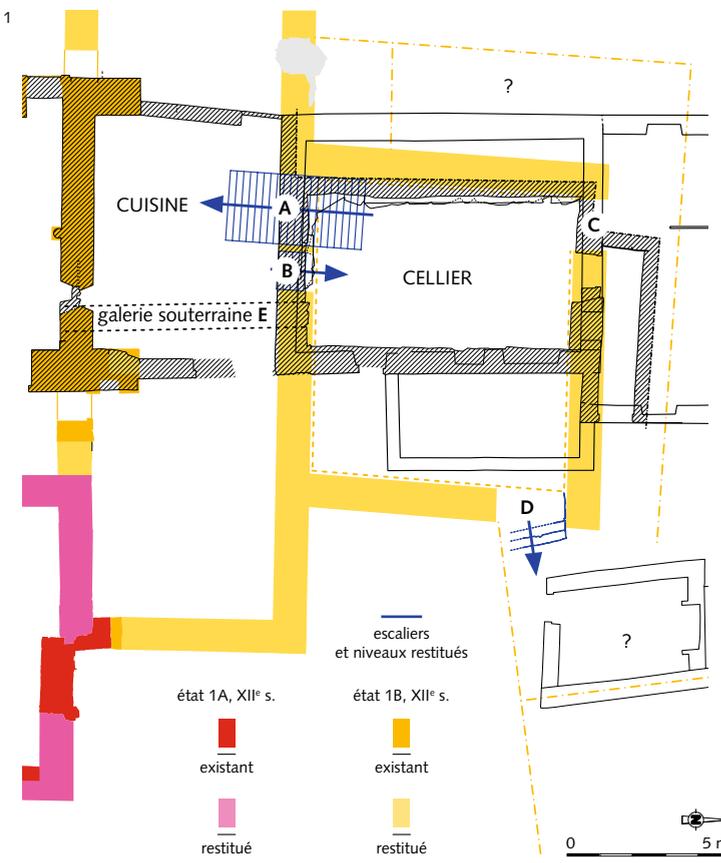
bois et argile de cette dernière et former une cloison séparative (B) avec le cellier, afin de limiter les problèmes de tirage au niveau de l'aire de cuisson. Une telle conception offrait ainsi une utilisation optimale du foyer sur trois de ses côtés, tout en évoluant à proximité du passe-plat (E), ce dont témoigne l'usure prononcée des sols de terre dans ce secteur. Toujours à proximité, un amas de cendre (D) semble correspondre à une vidange du foyer opérée entre les cuissons. Contrairement à d'autres cuisines, aucun aménagement hydraulique ou de rejet alimentaire n'a été retrouvé sur place ou aux abords. Seule une cuve en pierre (A), munie d'un exutoire au centre, découverte au nord-ouest, suggère l'usage de l'eau, mais sa position originelle exacte et son fonctionnement n'ont pu être

déterminés. Après une ultime réfection du foyer, la cuisine connaît d'importantes modifications. Le départ des derniers convers au XIV<sup>e</sup> siècle et l'évolution du mode de gestion de la grange mènent à l'abandon des anciennes dispositions collectives. Sans doute au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, une galerie souterraine, creusée dans le rocher, traverse l'emplacement de la cuisine pour relier le cellier à l'ancien réfectoire. La descente dans l'ancien cellier est condamnée par une structure de cuisson à double foyer, vraisemblablement à usage domestique, avant d'être transformée en four à pain. Les sols semblent remblayés aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. L'espace est enfin transformé en écurie.

1. La cuisine : relevé des vestiges du XII<sup>e</sup> s. découverts en 2015.

2. La cuisine : cuve en pierre avec exutoire, 2015.





## DU CELLIER MÉDIÉVAL À LA CAVE D'AUJOURD'HUI

Une autre construction sur deux niveaux et comprenant un cellier semi-enterré a été identifiée au nord de la cuisine. Partiellement documentée, son étude s'appuie essentiellement sur l'analyse des parties mitoyennes à la cuisine et au bâtiment nord avec sa cave. Le tout a été complété par trois sondages au sol afin de vérifier l'emprise de ce bâtiment médiéval. Cet édifice est vraisemblablement le plus ancien de tous, car son orientation correspond précisément à celle des maçonneries retrouvées sous le foyer de la cuisine. Contrairement à elles, il aurait été maintenu jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle avec plusieurs adaptations et reprises. Côté sud il a été modifié par la création des deux accès retrouvés dans la fouille

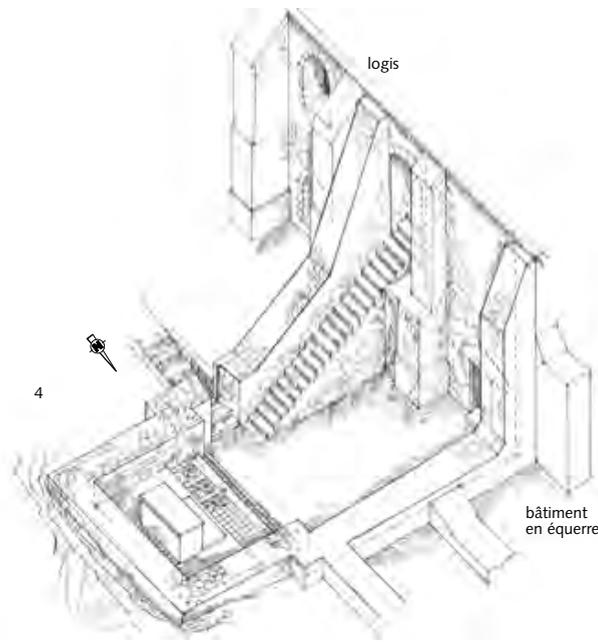
de la cuisine : à l'ouest (A), l'ouverture avec escalier menant au cellier, et, à l'est (B), un autre dispositif similaire plus petit, desservant le niveau au-dessus du cellier. En façade nord, il faut également imaginer un autre accès (C), qui, à la faveur de la topographie, était plus adapté à l'approvisionnement des vivres et à leur manutention. Par ailleurs, un quatrième escalier (D), retrouvé dans l'angle nord-est de la construction, devait établir une communication avec un autre bâtiment, encore non exploré plus à l'est. D'après les niveaux de circulation et l'encombrement de l'escalier menant à la cuisine, le cellier n'a pas pu être voûté. Comme beaucoup, celui-ci était sans doute plafonné d'un solivage sur poutre

maîtresse, le tout reposant sur des poteaux en bois ou des colonnes en pierre. Alors que la cuisine est abandonnée, sans doute au cours du XV<sup>e</sup> siècle, le cellier est maintenu. Plus tard, vers le XVI<sup>e</sup> siècle, celui-ci fait l'objet d'une restauration à l'identique, faisant disparaître la plupart des témoins antérieurs. La majorité des indices, mis en évidence dans les sondages, et dans la cave correspondent à cette reconstruction des parties médiévales, qui connaissent d'importants désordres vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Un bail de 1497 évoque, en effet, la nécessité de reconstruire la « maison sur la cave étant devant le dortoir (...) et curer ladite cave ». La réfection de ces parties s'accompagne de leur mise en communication avec

l'ancien réfectoire, transformé en vinée, par l'intermédiaire de la galerie souterraine (E) creusée sous la partie orientale de la cuisine. Sans doute au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, ce cellier est réduit de moitié, peut-être à la suite de nouveaux désordres. Un refend partage ainsi cet espace et permet de remblayer la partie orientale. Probablement à la suite d'un incendie ponctuel, qui s'est déclaré vers 1720, le grand bâtiment en équerre et la construction couvrant le cellier sont abattus au milieu des années 1740\* pour laisser la place à une maison basse s'apparentant à une longère. La partie occidentale de l'ancien cellier est maintenue et se voit complétée d'une voûte, lui donnant son aspect actuel de cave.

1. Restitution du cellier médiéval, de ses abords et de ses accès, 2017.
2. Cuisine : vestiges du XII<sup>e</sup> s. évoquant les dispositions du bâtiment nord : arc de l'ouverture descendant au cellier (A) et marche de l'escalier menant au dessus du cellier (B), 2015.
3. Angle nord-est du cellier avec escalier (D), 2017.

1. Le logis et ses abords : coupe sud-nord, 2016.
  2. La cave du bâtiment nord, élévation sud : à droite ancienne ouverture médiévale avec vestige de l'arc (A) ; à gauche galerie souterraine (E), 2015.
- \*date fournie par la dendrochronologie.



## LA CHAPELLE

Un oratoire (état 1A) figure parmi les bâtiments les plus anciens et constitue probablement l'un des derniers chantiers menés avant celui du logis. Installé à l'est de ce dernier, il partage avec lui des similitudes dans ses maçonneries, autorisant à le dater de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Son plan réduit, très simple avec chevet plat et épaulements (A), est typique des constructions religieuses. Aucun aménagement liturgique ne pouvant être rattaché à cette première phase, il était peut-être destiné uniquement à la prière.

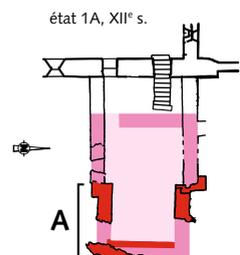
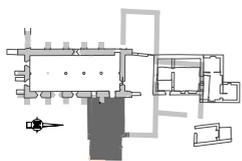
Intégré ensuite à la construction du logis au cours de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle (état 1B), il s'insère désormais dans l'angle formé par le réfectoire et le grand bâtiment en équerre.

La reconstruction du mur gouttereau sud de la nef (début XIII<sup>e</sup> siècle ?) marque une nouvelle étape dans le statut de l'édifice alors pleinement intégré aux constructions mitoyennes et doté d'un autel (B) avec emmarchement (C) (état 2). Ce dernier est alors revêtu d'un pavement de mosaïque en terre cuite à motifs floraux et polychromes. Ce nouvel aménagement atteste probablement d'une évolution importante dans l'usage de l'édifice, où les convers peuvent désormais assister à des messes. On ne peut toutefois préciser si ce nouveau dispositif anticipe ou résulte de l'autorisation du pape Alexandre III édictée en 1255.

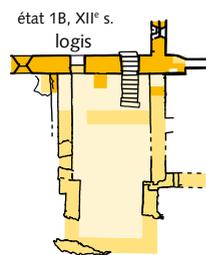
Au XV<sup>e</sup> siècle, la chapelle connaît de nouvelles évolutions (état 3). Le gouttereau sud de la nef est reconstruit sans tenir compte des anciennes circulations propres aux usages collectifs. Un escalier (D) en maçonnerie remplace le précédent sous la forme d'une grande volée adossée au gouttereau sud. L'emmarchement du chœur fait également l'objet d'une restauration et son sol est en partie remplacé par des carreaux, certains à motifs bicolores. Cet état correspondrait à l'occupation occasionnelle du dortoir par les moines de Reigny, qui, d'après le bail de 1497, se réservent aussi l'usage de la chapelle. Pour des raisons méconnues, les sols de la chapelle subissent au cours du XVI<sup>e</sup> siècle un fort rehaussement. Dans les remblais ont été incorporés des fragments de sculptures, sans doute issus des précédents aménagements liturgiques.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle (état 4), prend place une brève occupation funéraire d'une vingtaine d'individus (E). La douzaine de sujets étudiés reflète une population de type paroissial, où prédominent les enfants. Ce petit cimetière pourrait avoir été utilisé par les habitants d'Oudun. Après une bénédiction vers 1725, qui nous apprend que l'édifice était placé sous la protection de saint Pierre, une ultime réfection a lieu vers 1750 (état 5). L'ancien escalier menant au dortoir est démolì, le sol refait avec un dallage en pierre et les baies munies de nouveaux vitrages. Suite à la démolition du bâtiment en équerre, la stabilité de la chapelle semble compromise et nécessite, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des renforts de maçonnerie au niveau des épaulements avant sa destruction entre 1800 et 1850.

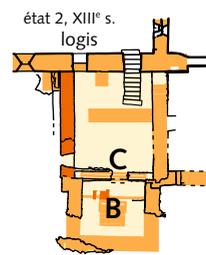
1. La chapelle en cours de fouille.
2. La chapelle : sol de terres cuites en mosaïque du XIII<sup>e</sup> s. aux abords de l'autel, 2017.
3. Tête sculptée avec polychromie découverte dans les remblais, état du XV<sup>e</sup> s., 2017.
4. La chapelle vers la fin du Moyen Âge : proposition de restitution de l'état 3, 2017. M. Danciu
5. La chapelle, secteur ouest : la porte sud du XIII<sup>e</sup> s. ; apparition des carreaux de sol et des premières marches de l'escalier menant au dortoir, 2017.
6. La chapelle : évolution du plan du XII<sup>e</sup> s. au XVIII<sup>e</sup> s., hors échelle.



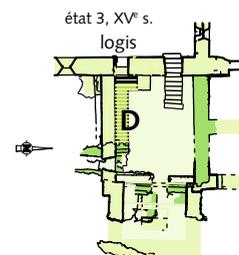
■ existant  
■ restitué



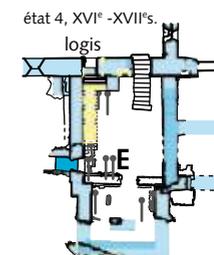
■ existant  
■ restitué



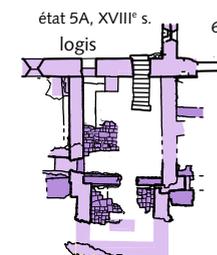
■ existant  
■ restitué



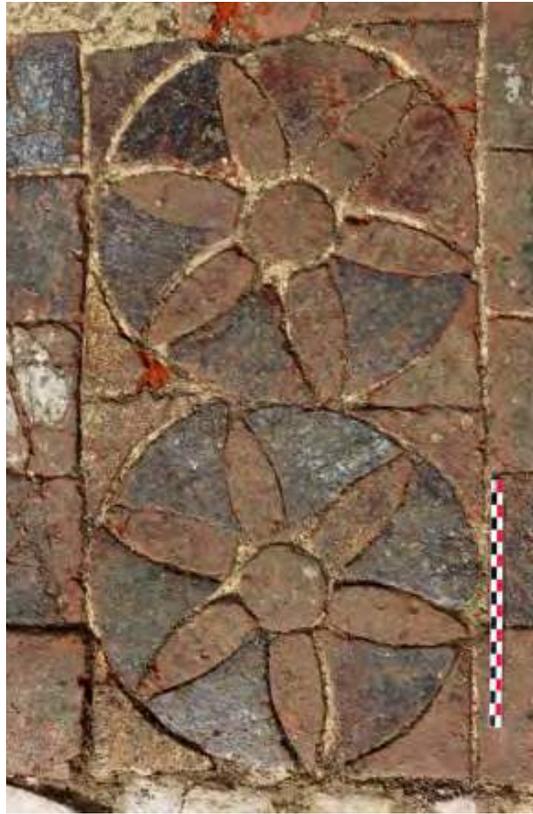
■ existant  
■ restitué



■ existant  
■ restitué



■ existant  
■ restitué



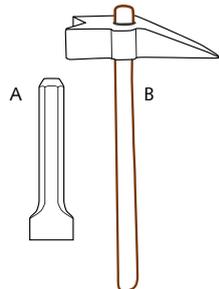
## LES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

1. Sol de la chapelle en mosaïque, détail, XIII<sup>e</sup> s., 2017.

2. Carreau de pavement bicolore du XIV<sup>e</sup> s. à motif de fleur-de-lys découvert dans la chapelle, réutilisé lors de la réparation des sols au XV<sup>e</sup> s., 2017

3. Colonnes du réfectoire, 2014

4. Outils de tailleur de pierre : (A) chasse, (B) marteau tête/pic.



Sous la forme de moellons ou de blocs taillés, la pierre constitue le principal matériau de construction, quelle que soit la période d'occupation du site. Son abondance sur place ou à faible distance assure une fourniture constante du chantier à la hauteur de la demande des constructeurs. Les moellons, généralement éclatés à la chasse (A) et/ou au marteau tête et au pic (B), proviennent de niveaux lithographiques identiques au substrat rocheux mis au jour de multiples endroits (réfectoire et cuisine). Il est évident que les travaux de terrassement nécessaires aux fondations en ont fourni d'importantes quantités assurant une partie des besoins. Toutefois, de petites exploitations proches du site ont aussi pu être sollicitées.

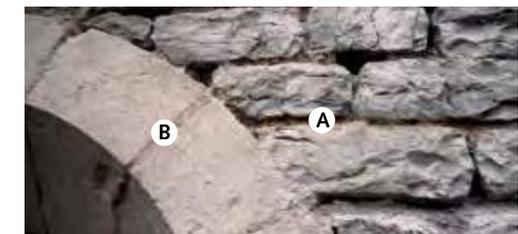
La pierre de taille en moyen appareil est limitée aux organes structurants et, notamment, aux encadrements d'ouvertures. Dans le logis médiéval, elle est ainsi employée pour les baies et les portes, l'armoire murale et le passe-plat, le voûtement de la salle basse (doubleaux, culs-de-lampe, piles avec bases et chapiteaux), les corniches de toiture et, sans doute aussi, les ressauts et glacis des contreforts. Dans tous les cas, il s'agit d'un calcaire oolithique, dont les exploitations les plus proches se trouvent dans les environs de Massangis, à moins de 5 km à l'est d'Oudun. Fournissant une pierre de qualité, ces niveaux ont déjà été identifiés dans l'approvisionnement d'autres chantiers cisterciens d'importance,

notamment les abbayes de Pontigny (Yonne) et de Fontenay (Côte-d'Or). Vraisemblablement exploitée de tout temps, l'argile a été énormément utilisée dans les liants de maçonneries à Oudun, comme dans la plupart des villages alentours. Cet usage peut paraître paradoxal dans une région où le calcaire est abondant et facile à transformer en chaux. En réalité, l'usage de ces liants semble dicté non par leur disponibilité, mais par celle des sables, rares dans les environs immédiats, qui doivent être mélangés à la chaux pour constituer le mortier. Abondants en contexte alluvial à plus grande distance, le transport du sable aurait généré un surcoût : dans un rayon de 10 à 15 km, on en trouve dans les vallées de l'Yonne,

de la Cure et du Serein. Cette contrainte explique, sans doute en partie, l'emploi simultané de deux recettes de mortier de terre au XII<sup>e</sup> siècle dans le chantier du logis. Alors que les parements en moellons ont été montés avec un mortier de terre pauvre en chaux (A), l'emploi d'un mortier riche en chaux et sable (B) a été strictement limité et rationné à la mise en œuvre des ouvertures et des voûtes.

1. Cour ouest : vestiges du gouttereau sud du bâtiment en équerre, 2017.

2. Le logis, façade est, 5<sup>e</sup> travée : utilisation concomitante de deux mortiers différents pour la baie haute et les parements, 2013.





## L'ÉTAT ET LE PATRIMOINE ARCHÉOLOGIQUE

Le ministère de la Culture, en application du Livre V du Code du patrimoine, a pour mission d'inventorier, protéger et étudier le patrimoine archéologique.

Il programme, contrôle et évalue la recherche scientifique dans les domaines de l'archéologie préventive (liée à des travaux d'aménagement) et de la recherche programmée (motivée seulement par la recherche scientifique). Il participe à la diffusion des résultats auprès de tous les publics. La mise en œuvre de ces missions est confiée aux Directions régionales des affaires culturelles (Services régionaux de l'archéologie) ; à ce titre, elles concourent au financement des recherches de l'archéologie programmée. La richesse patrimoniale de la région Bourgogne - Franche-Comté couvre le million d'années de l'aventure humaine en Europe occidentale.



## JOUX-LA-VILLE

Gros bourg situé au carrefour de routes reliant depuis l'Antiquité le Tonnerrois et l'Avallonnais, Auxerre par la vallée de la Cure et la Terre-Plaine par la vallée du Serein, Joux-La-Ville, avec

ses 7 hameaux, est un vaste territoire de 4 370 hectares parsemé de nombreuses traces d'habitats gaulois et gallo-romains.

Outre un patrimoine rural typique de petites fermes et de vinées construites en pierres locales qui, à lui seul, mérite la visite, on peut aussi y découvrir l'église Notre-Dame, classée monument historique et qui a reçu, en 2011, pour la qualité de la restauration de sa toiture, le prix Fondation du Patrimoine-Aléonard, une petite chapelle au hameau du Val de Malon et une "grange" cistercienne à Oudun dont l'histoire, liée à celle de l'abbaye de Reigny (Vermenton, Yonne), remonte au XII<sup>e</sup> s. Après une existence mouvementée marquée par de profondes modifications architecturales, ce magnifique bâtiment - ou plutôt ce qu'il en restait - a été acquis par la municipalité en 2009 pour créer un centre de ressources sur les énergies renouvelables et le développement durable. En associant une équipe pluridisciplinaire - historien, architecte et archéologue - à des entreprises de restauration locales, et à l'instar notamment de celle de l'église Notre-Dame, la restauration de la "grange" d'Oudun s'inscrit dans un projet d'aménagement et de mise en valeur du territoire qui est l'une des priorités de la commune depuis plusieurs années : l'heure est au sauvetage du bâtiment, à son aménagement mais aussi à la compréhension de sa très longue histoire.



## Centre d'études médiévales [CEM]

Basé à Auxerre (89), le Centre d'études médiévales, opérateur agréé en archéologie préventive pour les périodes médiévale et moderne, conduit des activités autour de quatre axes principaux :

- La recherche de terrain inscrite dans des problématiques relevant de l'histoire de la société médiévale. À travers les études sur les sources d'archives et les opérations de terrain, le CEM restitue l'origine et l'évolution des constructions rurales ou urbaines. Ces recherches constituent parfois le fondement scientifique des partis pris architecturaux dans le processus de restauration de monuments ;
- La formation en archéologie ouverte aux étudiants et aux professionnels du patrimoine ;
- Les ateliers et les rencontres sur les activités de recherche ;
- Les publications et ouvrages concernant la Bourgogne médiévale et les axes de recherche de l'équipe. Ces travaux donnent lieu à une documentation qui contribue à étayer les dossiers dont disposent les collectivités locales sur leur patrimoine.



**Maître d'ouvrage :**  
Ville de Joux-la-Ville

**ARCHÉOLOGIE EN BOURGOGNE - FRANCHE-COMTÉ**  
Publication de la DRAC Bourgogne - Franche-Comté  
Service régional de l'archéologie  
Site de Dijon :  
39 - 41 rue Vannerie  
21000 Dijon  
Tél. : 03 80 68 50 50  
site de Besançon :  
7 rue Charles Nodier  
25043 Besançon Cedex  
Tél. : 03 81 65 72 00

**Texte :**  
Sylvain Aumard / CEM  
Jean-Luc Benoît  
Stéphane Büttner / CEM  
Pierre Nouvel / Professeur des Universités, u. Bourgogne-Franche-Comté

**Crédits photographiques :**  
Sylvain Aumard  
Thomas Gaudig / architecte  
Victor Petit

**Dessins, plans et relevés :**  
Xavier D'Aire / CEM  
Gilles Fèvre / CEM  
Maxim Danciu,  
Déborah Postiaux,  
Vincent Millet / École Nationale Supérieure d'Architecture - ENSA - Strasbourg

**Directrices de collection :**  
SRA Bourgogne - Franche-Comté  
Agnès Rousseau-Deslandes  
Annick Greffier-Richard

**Maquette :**  
Laurent Jacquy

**Infographie :**  
Céline Henry

**Impression :**  
I.C.O imprimerie, Dijon



**2019**  
ARCHÉOLOGIE  
EN BOURGOGNE  
FRANCHE-COMTÉ  
N° 9

Les monographies de la collection, éditées antérieurement, sont disponibles sur le site internet de la DRAC à l'adresse suivante :  
[www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Bourgogne-Franche-Comte](http://www.culturecommunication.gouv.fr/Regions/Drac-Bourgogne-Franche-Comte) ;  
sélectionnez l'onglet Ressources documentaires/Publications du Service Régional d'Archéologie

ISSN 2554-2583  
Dijon, 2019

Diffusion gratuite dans la limite des stocks disponibles  
Ne peut être vendu